

Les fous, les demeurés, les rêveurs...

André Vanasse

Volume 9, numéro 2, hiver 1984

Roland Giguère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200447ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200447ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vanasse, A. (1984). Les fous, les demeurés, les rêveurs... *Voix et Images*, 9(2), 161–164. <https://doi.org/10.7202/200447ar>

ROMAN

Les fous, les demeurés, les rêveurs...

par André Vanasse, Université du Québec à Montréal

Il faudra bien, un jour, rendre un hommage bien mérité à tous les simples d'esprit qui peuplent notre littérature, les remercier des services inestimables qu'ils rendent au romancier. Grâce à eux l'écrivain peut dire tout ce qui lui plaît sans avoir à se préoccuper des effets de vraisemblance. Le fou, on le sait, refuse le Code, transgresse les interdits. Il est l'inconscient libéré, la réalisation, en chair et en os, de nos désirs secrets.

Le fou, dans le système narratif, est autrement plus mobile que celui du jeu d'échec. Il va dans tous les sens. Il est tour à tour le chevalier et la reine. Tout lui est permis en autant qu'il continue d'avoir la bénédiction de celui qui lui prête vie. Il ressemble au fou du roi: grâce à ses pitreries le peuple peut se défouler sur la personne même de celui qui les écrase de sa souveraineté. Mais attention, son rôle est tout à fait institutionnalisé; interdiction à tout autre que lui de ridiculiser le roi, sous peine d'être accusé du crime de lèse-majesté. Ainsi si le fou transgresse le code, il n'en reste pas moins qu'il lui est soumis: il ne fait le fou que quand le roi le lui permet.

Dans le système romanesque, le personnage du fou est soumis aux mêmes contraintes. Il doit être conforme à sa fonction sinon il court le risque du rejet. Dans *les Fous de Bassan*¹ d'Anne Hébert, on pardonne à l'auteure d'avoir cédé la parole à une morte («Olivia de la haute mer») mais on l'excuse mal d'avoir mêlé la voix de sa narratrice à celle de Perceval Brown, le simple d'esprit. Ce parasitage choque. Deux voix qui se contredisent et s'annulent de sorte que le lecteur s'interroge: ou Perceval s'inscrit comme tel dans le texte sous la forme d'une syntaxe brisée («Soulève le rideau. La lune est là. Dans la fenêtre. Moi» p. 139) et alors tout lui est permis; ou encore il n'existe que comme porte-voix d'une narratrice qui répugne à lui céder trop longtemps la parole et dans ce cas il n'est qu'un pantin. Les parents, quand ils parlent, font taire les enfants. C'est ce qu'a fait Anne Hébert avec Perceval.

1. Anne Hébert, *les Fous de Bassan*, Paris, les Éditions du Seuil, 1983, 181 p.

Mais je ne voudrais pas pousser plus loin mon analyse. *Voix et Images* a déjà consacré et consacrera suffisamment de pages aux *Fous de Bassan* sans qu'il soit nécessaire que j'y aille d'un trop long commentaire. Je préfère parler de romans plus récents qui ont, du reste, déjà fait la manchette.

D'abord de *Ma vie, ma folie*² de Julien Bigras, roman qui m'a littéralement choqué. Ce n'est pas le contenu mais la forme qui me paraît relever de l'irrévérence: voici qu'un psychanalyste dénommé Julien Bigras (ou J.B. au début) utilise le matériel que lui fournit sa patiente non seulement pour illustrer un cas (beaucoup de psychanalystes l'ont fait depuis Freud) mais pour s'inscrire lui même, et de façon toute narcissique, dans le processus analytique. *Ma vie, ma folie* (le titre ne trompe pas) est bel et bien le récit d'un contre-transfert où il est démontré que c'est le médecin qui devient fou sans que la patiente soit guérie pour autant. De fait Julien Bigras, le narrateur, suite à ses séances avec Marie (il s'agit d'une «Iroquoise» perturbée depuis son enfance après que sa mère se fût jetée sur elle en hurlant comme une louve pour l'entraîner dans une «incroyable scène d'accouplement», p. 112) et surtout après qu'il ait connu l'échec auprès de son guru-psychanalyste Winter, le narrateur donc se surprend à «mordre» les gens. Ce comportement, pour le moins étrange de la part d'un adulte, provoque la panique du narrateur qui redoute la folie. Il entreprend donc, via Marie-la-Sorcière, une deuxième analyse laquelle, ô nouveauté, le fait régresser vers l'Oedipe et le meurtre du Père. Ainsi J.B., grâce à Marie sa patiente folle, peut-il assassiner en toute impunité Winter, son père spirituel. Le prix à payer? Une crainte terrible de Marie, l'Iroquoise, la Sorcière, la Mère mortifère.

À la lecture de *Ma vie, ma folie* le lecteur se sent constamment gêné devant l'inattendu de cette confession (un pape pourrait-il, dans une encyclique, raconter sa vie dissolue à la communauté chrétienne?) et surtout mal à l'aise à la lecture des propos naïfs et souvent mégalomanes du narrateur. Peut-on croire que Julien Bigras puisse découvrir, comme s'il s'agissait d'une révélation, son appartenance «indienne»? On est tous des sauvages, c'est connu. Y a pas de quoi hurler!

* * *

Suzanne Jacob a choisi elle aussi la naïveté comme premier regard. Laura Laur, l'héroïne de son dernier roman, nous est présentée par son frère Jean («Je m'appelle Jean. Je suis le frère de Laur. Je parle lentement. Je suis un faible. /.../ Je suis un simple d'esprit», p. 7). Ceux qui ont apprécié *Flore Cocon* retrouveront dans *Laura Laur*³ sa soeur jumelle. Laura Laur est une contestataire née. Elle refuse l'autorité paternelle et condamne

2. Julien Bigras, *Ma vie, ma folie*, Montréal/Paris, Mazarine/Boréal Express, 1983, 212 p.

3. Suzanne Jacob, *Laura Laur*, Paris, les Éditions du Seuil, 1983, 181 p.

l'aplatventrisme de sa mère. Elle se place en marge du système, rejette les institutions, les études, le mariage, la profession pour n'agir qu'à sa guise. Sans toit ni loi Laura Laur ressemble aux «drifters», aux errantes qui peuplent *Visions d'Anna* de Marie-Claire Blais à cette particularité près que Laura Laur n'a rien d'une adolescente fragile. Au contraire elle s'affirme et conteste avec superbe.

Laura Laur, bien sûr, se punira de sa méchanceté et de son orgueil en mourant solitaire dans le lit de son frère. «J'aurais dû penser à monter le chauffage. C'est toujours plus froid dans la chambre d'amis (p. 172)» dit Thérèse l'épouse de Jean, le frère de Laur. Pour vaincre le froid de la mort, il suffit de hausser la température. «On est dans une maison solide. Le réservoir d'huile est rempli de la veille. La tempête peut bien rager (p. 143)».

Ainsi passe Laura Laur: un météorite qui, au bout de sa course, a acquis la légèreté d'un cristal givré.

Le récit est touchant; l'écriture, simple, efficace, très souvent belle. *Laura Laur* c'est le romantique au féminin, c'est la rivale de Gérard de Nerval qui, au lieu de se pendre au lampadaire de la rue de la Vieille-Lanterne, s'étouffe dans ses draps à l'intérieur d'une maison cossue de la Côte-des-Neiges. On meurt au chaud dans ce pays de glace.

* * *

Avec *Pourquoi cracher sur la lune?*⁴ de Jacques Filion, il ne s'agit ni de fous, ni de simples d'esprit mais bien plutôt du refus du réel au profit des mondes imaginaires.

Deux frères devenus orphelins, suite à la mort tragique de leurs parents, se retrouvent à Sing-Sing, l'orphelinat. Un monde vient de s'écrouler; un nouveau s'élabore. Il faut changer de nom. Le narrateur s'appellera Petit Cactus alors que son frère, de deux ans son aîné, deviendra Géromino.

Ainsi débute le récit de l'enfance et de l'adolescence de deux héros qui, bien que prisonniers d'une institution, traversent l'Amérique de part en part. Il suffit de rêver. Géromino, rejeté par le monde, a décidé de la recréer selon ses désirs. Sing-Sing se pliera à sa volonté. Il rebaptise donc le personnel et ses pensionnaires. Voici Mauvais Présage, le détestable directeur et Santa Fé, celle qui refuse de se plier à son autorité et qui distribue généreusement son amour à tous ces enfants esseulés. Il y a aussi Java, Cap, Minuit Chrétien, Pou, tous membres du personnel. Les orphelins, eux, s'appellent Zéro, Menfou, Cépalogique, Épi de Maïs, Petit Coyote, Vadrouille... Tout ce monde prend forme et éclipse la vraie vie. Il y eut Désastre, c'est-à-dire cet événement détestable qui a rejeté les deux frères hors du paradis terrestre. Il y aura heureusement Puma Vengeur, un

4. Jacques Filion, *Pourquoi cracher sur la lune?* Montréal, Leméac, 1983, 359 p.

dieu fétiche chargé de seconder Géromino dans sa guerre contre les Longs Couteaux dirigés par nul autre que Mauvais Présage. Puis Gros Louis, le nègre millionnaire de la Louisiane (en réalité serveur dans un bar du Vieux Montréal) qui agit envers eux comme un père.

Ainsi s'anime sous nos yeux le monde à la fois décrié et fabulé de l'orphelinat. Pendant plus de 350 pages, Jacques Filion nous entraîne dans un récit qui, par certains aspects, me fait penser au *Matou* de Yves Beauchemin. Il y a dans *Pourquoi cracher sur la lune?* beaucoup d'imagination et une infinie tendresse. De fait le monde de l'orphelinat apparaît comme un lieu de tensions où finalement l'amour l'emporte sur la haine et la mesquinerie. Bien sûr on ne peut ignorer la méchanceté de Mauvais Présage ou encore celle de Valet de Pique. Ils sont infâmes mais aussi pitoyables parce que prisonniers de leur névrose. De toute façon ils sont éclipsés par la générosité de Santa Fé pour qui tous les orphelins sont ses propres enfants. Déesse nourricière, elle protège ses petits avec une ardeur touchante...

Je ne serais pas surpris que *Pourquoi cracher sur la lune?* connaisse une carrière semblable à celle du *Matou*. Ce roman a l'étoffe (et la formule) des best-sellers. À suivre.